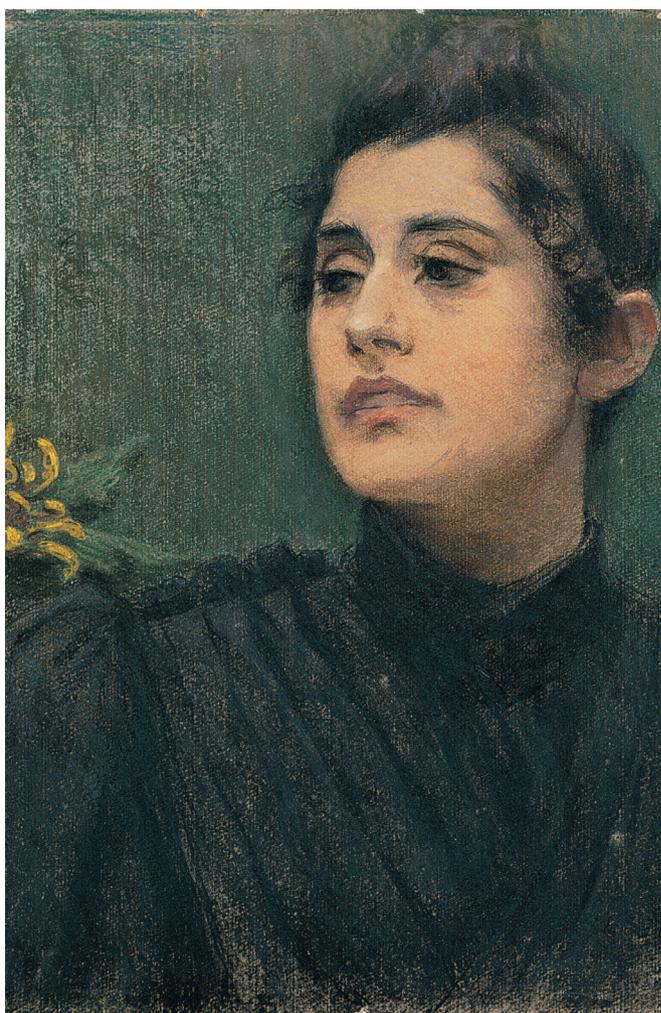


Madeleine Ley

Olivia

D O S S I E R

P É D A G O G I Q U E



FÉDÉRATION
WALLONIE-BRUXELLES

■ ARCHIV
ES & MUS
ÉE DE LA LITT
ÉRATURE



Madeleine Ley

Olivia

(roman, n° 32, 2021)

D O S S I E R

P É D A G O G I Q U E

réalisé par Anne Huart



■ ARCHIV
ES & MUS
ÉE DE LA LITT
ERATURE



Pour s'assurer de la qualité du dossier, tant au niveau du contenu que de la langue, chaque texte est relu par Laura Delaye, détachée pédagogique pour la collection Espace Nord à la Fédération Wallonie-Bruxelles. Elle vérifie aussi sa conformité à l'approche par compétences en vigueur dans les écoles francophones de Belgique.

Les documents iconographiques qui illustrent le présent dossier sont fournis par les **Archives & Musée de la Littérature** (www.aml-cfwb.be) ; ces images sont téléchargeables sur la page dédiée du site **www.espacenord.com**. Elles sont soumises à des droits d'auteur; leur usage en dehors du cadre privé engage la seule responsabilité de l'utilisateur.



© 2022 Communauté française de Belgique

Illustration de couverture : © Cesare Laurenti, *La Veuve*, 1896, Venise
Mise en page : Emelyne Bechet

Table des matières

1.	Biographie	7
2.	Contexte d'écriture	9
3.	Contexte de publication.....	9
4.	Résumé	13
5.	Analyse.....	14
5.1.	Olivia ou la description d'une époque – Le temps, un ancrage recherché, mais dépassé	14
5.2.	<i>Olivia</i> ou la peinture poétique – Écrire en couleurs.....	15
5.3.	<i>Olivia</i> ou l'amour courtois – Un jour, son prince viendra... ..	17
5.4.	<i>Olivia</i> ou la communication impossible – Échec d'envoi.....	18
5.5.	<i>Olivia</i> ou l'impossibilité du dire vrai – De l'utilisation de l'image picturale et poétique	18
5.6.	<i>Olivia</i> ou la fausse confiance – un journal pas si intime que ça... ..	21
5.7.	<i>Olivia</i> et ses deux grandes sœurs, Emma et Constance – des Desperate Houswives d'un autre temps.....	22
6.	Séquences de cours.....	24
6.1.	Le thème de l'image.....	24
6.1.1.	Écrire en couleurs.....	24
6.1.2.	Argumenter : peinture ou photographie ?.....	24
6.2.	Le thème de la communication	25
6.3.	Approche de la limite entre fiction et réalité.....	25
6.4.	La figure de la femme et sa place dans la société	26
7.	Documentation	27

1. Biographie



Madeleine Ley © AML (AML 763/2/1)

Née à Anvers en 1901, Madeleine Ley a longtemps habité à Uccle avec ses parents. Son père, Auguste Ley, médecin psychiatre et professeur à l'Université de Bruxelles, et sa mère lui donnent une éducation progressiste et l'inscrivent à l'École Decroly où Madeleine fait ses études secondaires. En 1921, elle épouse Lucien Wybauw, un médecin bruxellois, et s'installe avec lui non loin de sa maison d'enfance. Après la naissance de leur fils, Jacques Wybauw, en 1925, Madeleine Ley se lance petit à petit dans l'écriture. Quelques années plus tard, en 1930, son recueil *Petites Voix* paraît à Paris. C'est le début de sa courte carrière littéraire : *L'Enfant dans la forêt* paraît en 1931 (et est récompensé par le Prix de littérature du journal *Le Quotidien*), *La Nuit de la Saint-Sylvain* en 1935 et *Olivia* en 1936. Madeleine Ley se fait connaître et reçoit le Prix Victor Rossel en 1939 pour deux nouvelles (*Le Grand Feu* et *L'Invasion*) qui ne seront publiées qu'en 1942, un après la parution de *La Maison du Ciel*. Son succès littéraire s'accompagne de l'apparition des premiers signes de sa fragilité mentale. Madeleine Ley fait plusieurs séjours dans différents hôpitaux psychiatriques belges qui conduiront petit à petit sa carrière littéraire à sa fin. En 1981, six ans après la disparition de son mari, Madeleine Ley s'éteint.



Madeleine Ley à l'époque du Prix Rossel.

Madeleine Ley

Autographe de Madeline Ley en 1942.



2. Contexte d'écriture

On serait tenté de classer le roman dans le genre épistolaire. En effet, cet ouvrage se présente comme un recueil chronologique des lettres qu'Olivia envoie à son père, à son ami Reynier, à son oncle Graffe ou encore à sa confidente Chonchon. Via ses missives, Olivia nous fait part de ses impressions et des petits et grands événements de son quotidien. Mais le roman commence comme un journal intime. « Londres, le 10 mai 18... Je crois que ne je marierai jamais. » (p. 1) Madeleine Ley mélange deux types de récits très personnels, ce qui correspond tout à fait à l'objectif de plonger son lecteur dans la vie intérieure du personnage d'Olivia. On a presque l'impression de s'introduire sans permission dans l'intimité de l'héroïne grâce à l'écriture à la première personne, à ses confidences et à la chronologie certes respectée, mais parfois floue au fil des pages. Quand elle écrit ce roman, Madeleine Ley est encore une jeune mère qui séjourne en Savoie avec Lucien, son fils. On pourrait voir dans son roman la description de son rythme de vie, alternant promenades en montagne, travail d'écriture et moments passés avec son fils. Un rythme un peu décousu, parfois difficile à suivre pour le lecteur, mais véridique et sincère.

3. Contexte de publication

En 1936, *Olivia*, un roman d'amour empreint de poésie et de fragilité, écrit par une jeune femme belge, élégante et raffinée, arrive dans les rayons des librairies parisiennes. Madeleine Ley propose aux lecteurs l'histoire d'une jeune femme qui raconte son idylle à l'eau de rose avec un bel et mystérieux Italien. Que penser de ce roman délicat alors qu'en Europe la peur du fascisme monte autant que ses idées radicales ? Que comprendre d'Olivia Hayne, cette héroïne sensible et amoureuse, qui aurait pu croiser le nauséux Antoine Roquentin ou l'étrange Meursault quelques années plus tard ? Bien que Madeleine Ley nous parle de sa vie en s'inspirant de ses quelques séjours dans les montagnes suisses ou françaises, ou encore en Pologne, elle semble trop éloignée de la réalité culturelle et politique des années 1930 pour être reconnue comme une écrivaine de son temps. D'ailleurs, elle est tellement incomprise par ses contemporains que les lecteurs, et même quelques libraires, confondront *Olivia* avec un texte anglais anonyme, portant le même titre, et traduit par Roger Martin du Gard en 1949¹. Le roman de Madeleine Ley, aussi étincelant qu'il puisse être, n'aura été qu'une étoile filante dans un contexte pesant où la découverte de l'absurde se mêlait au souvenir de la Première Guerre mondiale.

¹ *Olivia*, trad. de l'anglais par Roger MARTIN DU GARD, Paris, Stock, 1949.

0

ML
12838/1/5

OLIVIA

Vous verrez le ciel
ouvert et les anges de
Dieu monter et descendre.



1

AM

Londres, le 10 Mai.

— Je crois que je ne me remarierais jamais. J'aimerais vivre dans une maison pleine d'enfants... entendre crier beaucoup d'enfants dans le jardin d'une maison tranquille... ton ! Ils me perceraient le cœur. Je ne sais pas ce que je veux. Je meurs d'ennui dans cet hôtel. On ne voit même pas la ville à cause du brouillard. Graffe et Jenny sortent toute la journée. Ils ne s'occupent que des tableaux et ils ne parlent que d'argent.

— Je n'ai pas bonne mine. Vraiment, j'ai un air misérable. Jenny a envie de m'arranger. Et bien, non ! Elle ne me touchera pas.

(Cherries & Liqueur.)

le 11

— Ils sont sortis encore. J'ai relu les lettres d'Hubert. Mais je ne peux plus pleurer. J'ai tout remis dans le petit coffre où je garde



2/

9
6

mes bagues et la miniature de Haman. Sa clef est attachée à ma chaîne d'or.

— J'ai écrit à mon Père et aux parents d'Hubert. Je dis que je suis contente de ce changement. Si je me tue en Écote, ils le verront bien. Je devais avoir le courage d'avaler le laudanum et puis de me jeter à l'eau tout de suite après. J'irais seule, en barque... On ne repêchera peut-être. Jerry fera ma toilette de mort.

— Qui se douterait de ce que je projette ? J'ai l'air impassible. C'est parce que je suis décidée à mourir. Mais je retarde ma mort de jour en jour.

(Justes lignes)

(2)

— Jerry... Je lui ai parlé ce matin. Elle m'amuse et me rend triste, elle m'empoisonne le cœur ! J'essaie toujours de retrouver ce qu'elle a dit. Ce ne sont pas de bons mots. C'est meilleur et pire. Elle n'attend ^{pas grand chose} de la vie et elle en rit. Voilà comment je serai peut-être plus tard, quand j'aurai cessé de souffrir.

— Sa maîtresse de mon Oncle ! Le premier jour cela me paraissait impossible. Maintenant ~~je suis les uns au lit ensemble le matin comme si c'était mes parents. Rien~~ ^{rien} ne peut plus m'étonner ni me déplaire. Je suis trop lasse.

— Ils ont beaucoup rendu à Harley. Alors nous partirons vite. Bank mieux. Londres me fait horreur.

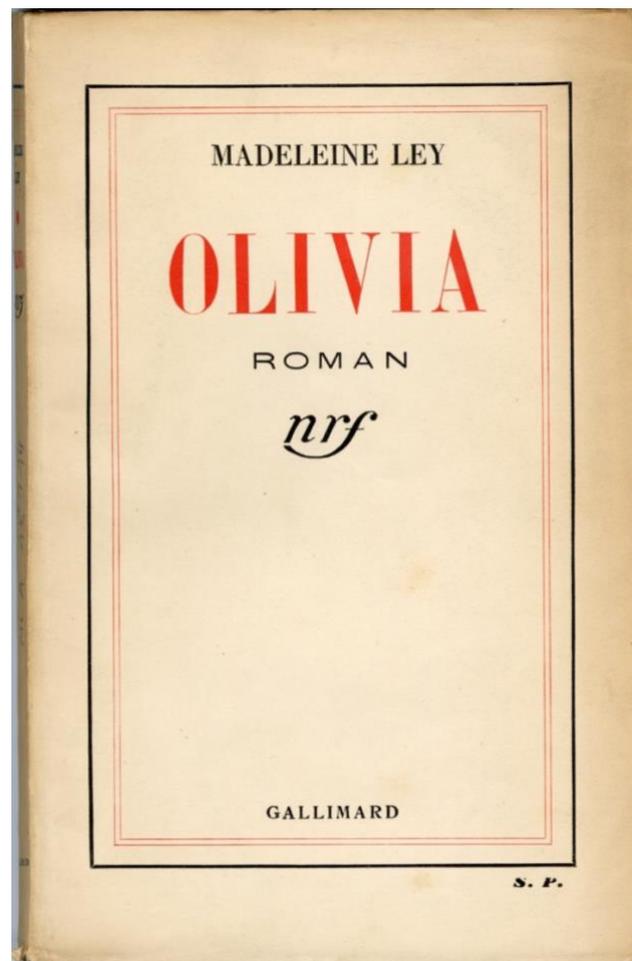
(Justes lignes)



4. Résumé

Olivia Hayne, une jeune femme pleine de vie et d'espoir, perd son mari après seulement quelques années de vie commune. Effondrée, elle se réfugie chez son oncle Graffe, peintre comme elle, qui va tenter, avec l'aide de sa maîtresse Jenny, de lui redonner le sourire et surtout le goût à la peinture. Olivia suit son oncle jusqu'aux montagnes suisses où elle fera la rencontre de Mario Marinotti, un chanteur italien dont elle s'éprend dès le premier regard. Par chance, ce désir est réciproque et les deux amoureux se retrouvent régulièrement, en cachette, pour laisser s'exprimer leur flamme. Olivia se confie à sa femme de chambre, laquelle lui conseille de se méfier de Mario et de lui préférer André, un gentil voisin de Graffe qui lui offrira certainement plus de sécurité que l'Italien. Mais Olivia est absorbée par son bonheur retrouvé et n'écoute que son cœur.

Malheureusement, Mario a une carrière musicale à assurer et il quitte Olivia qui s'apercevra quelque temps plus tard qu'elle est enceinte. Elle finit par le révéler à son oncle. Celui-ci insiste pour avertir son amant, mais Olivia refuse catégoriquement. Elle mettra son enfant au monde et l'élèvera seule. Afin de ne pas attirer l'attention sur sa nièce veuve et enceinte, Graffe emmène Olivia loin des regards indiscrets peu de temps avant l'accouchement. Un petit garçon vient au monde, il a les cheveux de son père et Olivia s'en réjouit. Mais celui-ci meurt quelques heures à peine après sa venue au monde. Olivia est comme rattrapée par son destin, la mort et la solitude qu'elle tentait de fuir la bousculent à nouveau. Mais Mario revient et il propose à Olivia de l'épouser ! Elle refuse... Ce n'est plus lui, ce n'est plus l'Amour qu'elle avait cherché et trouvé dans ses bras. Elle l'abandonne pour continuer à rêver.



Couverture de l'édition originale d'*Olivia* en 1936, chez Gallimard © AML (MLA 18914)

5. Analyse

5.1. *Olivia* ou la description d'une époque – Le temps, un ancrage recherché, mais dépassé

Situer l'époque à laquelle se déroule l'action de ce roman n'est pas aisé. En effet, aucune date ne figure dans le texte pourtant écrit sous forme de journal intime et de lettres privées. C'est au gré des détails glanés ici et là que le lecteur découvre qu'Olivia décrit sa vie aux alentours de 1850. De fait, nous rencontrons en même temps qu'elle le peintre français Théodore Chassériau², dont les personnages féminins, mystérieux et sensuels, ont sans doute séduit la délicate Olivia. C'est l'époque où « des gens très élégants sort [ai] ent du bateau à vapeur » (p. 35), où les « postillons » (p. 26), vêtus de bleu et de rouge, conduisaient les voitures de la poste et croisaient des femmes « en frac » (p. 27) dans les rues de Lausanne.

Notre héroïne vit à une époque où le temps n'a pas la même durée qu'aujourd'hui. Olivia doit parfois attendre des semaines – qui lui semblent une éternité – avant de recevoir une réponse à ses lettres. Le temps des messages instantanés, des *chats* et autres *stories* est encore bien loin... On languit, on s'impatiente, on (dés) espère, on imagine et on s'effondre.

Mais non ! Un jour, je recevrai une lettre. Un matin, je descendrai tranquillement dans la salle à manger. Rien n'aura annoncé cette lettre. Paulina l'aura déposée là sur la nappe à côté de ma tasse dorée, dans un rayon de soleil. Il me viendra des éblouissements. Et puis une joie folle... terrible... je n'ose y penser. Je ne l'ouvrirai pas, j'irai vers la fenêtre... ensuite, lentement, très lentement, je monterai l'escalier. Pour qui cette comédie ? Pour Paulina ou pour moi-même ? ... Je monterai l'escalier, et puis, la porte fermée, je me laisserai tomber sur mon lit, avec un grand frisson d'impatience, et je ferai sauter le cachet, et je tremblerai tellement que je ne pourrai pas lire. Et je saurai. Quoi ? Qu'il m'a écrit une première lettre qui a été perdue. Une lettre ! Une chose si fragile, si légère qui, qui apporte la vie ou la mort... on ose donner à des postes, à des sacs, à des courriers qui ne savent rien des trésors qu'ils portent ! Non. Il n'a pas écrit. Les lettres qu'on écrit arrivent. (p. 148)

En 1850, les conventions sociales sont encore bien différentes des nôtres et ce qui paraît acceptable, voire anodin, aujourd'hui fait scandale dans le monde d'*Olivia*. Comme Anna, cette jeune femme qui « est partie, voilà. Avec un homme plus jeune qu'elle ! » (p. 40) Pourtant même si Olivia reconnaît l'avoir jugée « à cause de ses enfants » (p. 40), elle avoue aussi avoir « ressenti une sorte de plaisir » (p. 40) en pensant à la fuite de cette épouse, de cette mère, de cette belle-fille qui voulait vivre son histoire d'amour avec intensité. Jeune femme du milieu du XX^e siècle, issue d'une bonne famille catholique et bourgeoise, Olivia a parfois du mal à assumer ses envies de liberté et sa volonté d'affirmer sa personnalité. Lorsqu'elle se rend compte qu'elle est enceinte de son amant, elle refuse de se soumettre aux lois de son époque. Pourquoi ne pourrait-elle pas garder cet enfant, fruit d'une passion amoureuse certes hors mariage, mais sincère. Pourquoi devrait-elle avertir son bel Italien qu'il deviendra bientôt père puisqu'il a décidé de partir ? Ce sera son bonheur à elle, qu'elle fera grandir dans son ventre et qu'elle mettra au monde en secret. Malheureusement, l'enfant ne vivra pas plus que quelques heures, mais Olivia aura connu la joie intense d'avoir assumé jusqu'au bout l'ardeur de son amour pour Mario, malgré les on-dit, malgré sa condition de jeune veuve célibataire, malgré les lois implicites de son temps.

Finalement, peu importe l'époque à laquelle se déroulent les faits. L'essentiel, c'est la démarche de l'autrice. Madeleine Ley propose *Olivia* à Gallimard en 1936, en pleine montée

² Peintre français né en 1819 et mort en 1856, admirateur de Delacroix et Ingres, il est le plus jeune peintre exposé au musée du Louvre.

du nazisme, dans la crainte d'une Deuxième Guerre mondiale bien plus cruelle et immorale que la première. S'évader, fuir le malheur et la malchance en se réfugiant dans la poésie des mots et des couleurs, c'est ce que font notre autrice et son héroïne. Quoi de plus naturel que de vouloir quitter une existence décevante pour en entamer une autre ? Olivia tente l'expérience. Elle se réfugie en Suisse chez son oncle pour oublier la mort de son époux, pour oublier qu'elle est déjà veuve, pour oublier qu'elle va devoir refaire sa vie malgré tout.

Et cela fonctionne, du moins au début... La lumière des vallées et des sommets lui rend l'envie de peindre. L'air frais des matins helvètes remet du rose à ses joues et réveille son corps séduisant. À de nombreuses reprises, la jeune femme exprime l'idée que les malheurs vécus semblent s'éloigner peu à peu de son quotidien, qu'elle trouve beaucoup de joie à marcher en montagne, s'arrêtant devant une fleur ou une source pour profiter de leur simplicité, de leur existence. « J'étais ivre d'eau glacée et d'air subtil. Nous devons vivre avec tout notre être. » (p. 67) Olivia s'ancre dans le présent, dans les moments de bonheur simple et furtif, et c'est ce qui lui paraît essentiel. « Vivre, c'est peut-être l'art de découvrir les occasions, les instants, de les provoquer, de les cultiver. » (p. 50)

Car, oui, pourquoi toujours chercher à se situer dans notre histoire personnelle, pourquoi regretter, se souvenir ou se projeter ? Le présent est souvent à lui seul une source de grande satisfaction. Pourtant Olivia se surprend à nouveau à faire des projets... Sa rencontre avec Mario lui fait reprendre la machine à voyager dans le temps. Elle compare son nouvel amour avec celui qu'elle ressentait pour son mari, elle s'inquiète de connaître les intentions de son amant, elle aura même un enfant de lui, mais qui mourra très jeune. Le désespoir qu'elle avait fui l'a rattrapée. Échapper au temps et au malheur, tous, nous en avons le secret désir. Tous, nous nous révélons très imaginatifs pour parvenir à atténuer les effets de la vieillesse et des regrets. Tous, nous voudrions ne pas avoir à nous situer dans le temps, comme nous l'impose chaque nouvelle inscription sur un site internet, avec son bandeau déroulant proposant des années de naissance. Le roman de Madeline Ley n'attire que très peu l'attention du lecteur sur son cadre temporel. On n'a pas besoin, voire pas envie de savoir à quelle époque se passe cette histoire. Quel bonheur de lire les états d'âme d'une jeune femme à la recherche de beauté et de tendresse et de pouvoir l'imaginer vêtue d'un corset de velours ou d'un *crop top* pailleté !

Olivia et Olivia n'ont pas d'âge. Le roman et son héroïne nous proposent simplement une manière intemporelle d'être soi.

5.2. *Olivia* ou la peinture poétique — Écrire en couleurs

Peindre, écrire... qu'est-ce que c'est ? Rendre à Dieu ce qu'il nous donne ! (p. 48)

Olivia est peintre, tout comme son oncle. Mais la jeune artiste n'a pas confiance en son art. Elle ne se sent pas à la hauteur, encore trop naïve ou trop scolaire. Pourtant, Graffe la rassure dès le début du roman :

« C'est extraordinaire... qui a peint cela ? » En rougissant, je réponds : « C'est moi. » « C'est de toi ? ... tu as une vision étrange, libre... C'est un paysage de rêve ? C'est ravissant ! Ce n'est pas seulement du beau travail, c'est de l'art ! » (p. 16)

Olivia exprime souvent son désir d'écrire avec les couleurs, comme si les mots n'étaient pas suffisamment précis pour décrire la réalité. Ou comme si la réalité perçue par Olivia était plus nuancée, plus sensuelle et sensorielle que celle perçue par le commun des mortels. Elle

voit des couleurs inattendues, elle les sent et les fixe dans sa mémoire pour un jour tenter de les fixer sur la toile.

Ce soir, la lune éclaire en rose-roux les nuages violets et noirs. Tout cela, je ne l'oublierai jamais, même si je dois un jour quitter le pays de Dieu et m'en aller vivre ailleurs. Je m'en souviendrai pour mes peintures, ou simplement pour le bonheur de m'en souvenir. (p. 179)

On comprend que la peinture permet à Olivia de prolonger l'éphémère de ses sensations. Comme décrit plus haut, ce rapport subtil au temps qui ne peut s'empêcher de passer, Olivia l'éprouve aussi avec son ressenti qui ne peut s'estomper. Pourtant c'est grâce à ses cinq sens qu'elle se comprend le mieux et qu'elle apprivoise le monde qui l'entoure. Elle a donc besoin de concrétiser ses sensations à l'aide de son pinceau. Elle refuse d'oublier, car ce serait accepter la fugacité du bonheur ou du malheur, ce serait laisser gagner l'inéluctable course de la vie. Olivia veut garder intacte la véracité de ses émotions. Tout comme elle refuse d'oublier nos morts que, se demande-t-elle,

nous ne tuons pas (...) une seconde fois en les oubliant ? Non, ils existent. Mais ils vous laissent un peu de répit. Ils nous disent : « Allons, vivez, respirez, soyez heureux. » Ils deviennent des ombres douces. (p. 43)

À travers *Olivia*, Madeleine Ley nous parle la langue des couleurs, une langue méconnue, mais très expressive. Les couleurs, nous les voyons tous, nous les percevons tous, mais nous ne les ressentons pas tous de la même manière. Poésie et peinture ont en commun de vouloir traduire la réalité par l'émotion, le visible par l'impression, sonore ou visuelle. Verlaine ou Rimbaud l'ont d'ailleurs expérimenté à maintes reprises dans leurs textes particulièrement sensoriels.

La réalité reste la même, mais Olivia cherche à la peindre telle qu'elle la ressent, et son ressenti varie beaucoup. Au début du roman, elle est dans un état de profonde dépression après le décès de son époux. La réalité lui semble trop éclatante et éloignée de son état d'esprit morose. La peinture lui sert de filtre. Cependant, ce filtre n'est pas celui qui retient les impuretés et ne laisse passer que le nectar. Il s'agit plutôt du filtre permettant d'aménager la réalité pour qu'elle s'accorde mieux à ses émotions : « Je dois peindre plus pâle que la réalité beaucoup plus pâle. Ce ciel éclatant de lumière qui est réellement d'un bleu cru au zénith, il faut le faire à peine bleu. » (p. 33)

Horace décrivait cette démarche dans son *Art poétique* : il expliquait qu'apprécier un poème ou un tableau est une question de *regard*. Si le lecteur ou le spectateur pose un regard maussade sur une œuvre joyeuse, cette dernière sera malgré elle porteuse de tristesse. Ainsi, nos émotions donnent-elles le ton au réel que l'on perçoit.

Mais « pourquoi peindre ? » (p. 105) s'interroge parfois Olivia. Pourquoi perdre du temps à poser sa toile dans la montagne sous un soleil brûlant, à garnir sa palette de cobalt et de carmin, à choisir le pinceau plat plutôt que le rond, à composer un tableau qui, même s'il reproduit le réel, ne le sera jamais autant que les sentiments qu'elle ressent pour Mario ?

Olivia préférerait utiliser ce temps pour prendre soin d'elle, de sa peau, de ses mains, de son corps afin d'être toujours plus désirable et rayonnante pour son amant.

Je maigrirais. J'aurais des rides aux paupières. Pour qui ? Un jour mes miniatures se terniront et plus tard elles tomberont en poussière. (p. 105)

Autant soigner son corps jeune et désirable plutôt que ses œuvres vouées à perdre leur éclat.

5.3. *Olivia* ou l'amour courtois – Un jour, son prince viendra...

Jeune veuve, Olivia n'a connu l'amour que peu de temps avec son mari. Hubert, dont elle garde les lettres dans un coffre fermé à clé, a été son premier amour et surtout sa seule expérience dans ce domaine. Son mari lui manque, elle imagine se suicider à plusieurs reprises au début du roman. La vie a perdu son sens, l'héroïne a perdu une oreille attentive à qui confier ses états d'âme, son avenir a perdu son pilier. Olivia est fatiguée, perdue, voire insensible. Son oncle l'accueille à bras ouverts, espérant lui redonner goût à la vie ou du moins à la peinture qu'elle délaisse un peu depuis le décès de son mari. La jeune fille est tellement noyée dans sa lassitude qu'elle ne s'offusque même pas de la présence de Jenny, la maîtresse de son oncle. En d'autres circonstances, cet amour illégitime et tardif aurait bousculé son respect pieux du mariage et des conventions sociales légèrement poussiéreuses. Mais non, Olivia souffre, Olivia se trouve laide et inutile, Olivia veut mourir et tout glisse sur elle sans l'atteindre. C'est probablement ce contexte qui l'autorise à accepter un autre type de relation amoureuse.

L'amour conventionnel meurt pour laisser place à une nouvelle forme d'amour. Cet amour nouveau, c'est ce magnifique et mystérieux jeune homme aperçu dans la salle du restaurant d'un hôtel suisse ; c'est ce regard posé sur le corps d'Olivia, à peine vêtue d'un peignoir de satin blanc ; c'est cette silhouette debout sur le perron de l'hôtel, pieds nus, tentant d'apercevoir Olivia dans sa calèche dans la lumière blafarde du matin. Des moments d'un grand romantisme qui présagent une histoire aux allures *fleur bleue*, mais dangereuse.

Olivia elle-même en a conscience. Quand elle quitte l'hôtel où elle a croisé pour la première fois le regard de Mario, elle se dit :

Nous sommes partis, voilà ! J'ai eu l'impression de perdre un grand bonheur et d'échapper à un danger. Je tremble, ce soir... [...] Non je ne veux pas y songer. [...] Tout est mieux ainsi. [...] Je ne le reverrai jamais. (p. 30)

Et pourtant elle va se lancer corps et âme dans cette relation qui va la faire renaître et mourir à la fois.

La littérature regorge de personnages féminins rongés par l'amour, par l'attente de l'amour, par l'impatience et le désespoir. On pense évidemment à la scandaleuse Emma Bovary, à l'élégante Mademoiselle de Chartres (*La Princesse de Clèves*) ou encore à la délicate et naïve Angélique Rougon, l'héroïne du *Rêve* d'Émile Zola. Cette jolie et pieuse petite brodeuse de Beaumont-sur-Oise s'éprend de Félicien, un peintre verrier qu'elle identifie comme le généreux Saint-Georges. Leur famille respective n'acceptant pas leur relation, ils sont obligés de se rencontrer en cachette, usant de quelques romantiques stratagèmes pour défier la surveillance parentale. Les rencontres sont furtives et sont d'autant plus savoureuses pour Angélique qui s'en délecte, se les remémorant sans cesse et imaginant les prochaines. Nous sommes presque dans un roman courtois où la jolie princesse se morfond seule dans sa tour, rêvant aux doux traits de son preux chevalier, espérant à chaque bruissement de la forêt reconnaître son pas furtif et impatient. Olivia, elle aussi, passe de longues heures à revivre les quelques détails toujours plus intenses de ses premières rencontres avec Mario. Quand elle apprend que celui-ci fréquente les mêmes chemins de montagne qu'elle, elle multiplie les promenades, espérant à chaque instant entendre la voix sensuelle de son futur amant, imaginant croiser sur chaque nouveau sentier cet Italien au regard ténébreux.

5.4. *Olivia* ou la communication impossible — Échec d’envoi...

Olivia, c’est aussi une description précise et féroce d’une communication qui échoue. Un message envoyé, mais jamais reçu, quoi de plus frustrant dans une relation amoureuse naissante ? Cent ans plus tard, à l’heure de la communication ultra-connectée, nous faisons encore les frais de cet « échec d’envoi ». Mario et Olivia, à maintes reprises, tentent de se retrouver pour un tendre rendez-vous, mais leurs lettres ou leurs messagers se perdent avant d’atteindre leur destinataire. Le désespoir face à une situation hors de contrôle se mêle à la rage de ne pas pouvoir profiter l’un de l’autre.

Le motif littéraire du message qui n’atteint pas son destinataire a inspiré beaucoup d’histoires amoureuses dramatiques. Roméo aurait sans doute coulé des jours heureux avec sa Juliette si le message de cette dernière l’avertissant qu’elle simulait sa mort pour s’enfuir avec lui était arrivé à destination. Mais le destin, le hasard, la malchance s’en sont mêlés et Roméo s’est donné la mort alors que son adorée sortait de son faux sommeil. Les mots écrits *ne passent pas* et les mots prononcés sont parfois mal interprétés ou incompris. Le *mauvais réseau* entre les amants les empêche de se comprendre, de se rencontrer, de se raconter leur amour. Avec *Olivia*, Madeleine Ley nous rappelle qu’en amour, et même dans toute relation humaine, bien communiquer reste une chimère. Les mots ont ce côté pervers d’exprimer et d’embrouiller en même temps.

Iseut la Blonde l’avait bien compris et n’avait pas hésité à se servir du double sens des mots pour jurer devant Dieu ne jamais avoir eu d’autre homme entre les jambes que son mari, le roi Marc, et ce lépreux qui l’avait prise sur son dos pour l’aider à traverser un ruisseau, lépreux sous les traits duquel se cachait le preux Tristan. Le langage peut être trompeur, les paroles disent le vrai et le faux simultanément. Dès lors, pourquoi encore les utiliser ? Rose, la fille sourde-muette des Marayer qui tient le ménage de l’oncle d’Olivia, n’a pas le choix. Elle parle avec ses yeux, ses mains, son corps. Et chacun sait qu’un regard peut être bien plus expressif que n’importe quelle parole, surtout entre deux amoureux.

Mais pour s’envoyer de tels signaux, il faut être en face de l’autre. C’est là tout le problème d’Olivia... Ses lettres, par lesquelles elle invite son bel amant à la rejoindre, restent parfois des semaines sans réponse.

J’attendrai. Des jours, des mois. J’aurai une lettre. Quand elle arrivera je me jetterai à genoux les yeux fermés avec un sourire, en murmurant « Je le savais... je le savais ! » (p. 134)

Car en plus du silence de Mario, Olivia doit aussi supporter sa discrétion à propos de son engagement envers elle. L’aime-t-il ? La désire-t-il encore ? Était-il sincère quand il parlait de mariage ? L’ignorance est encore plus difficile à supporter que le silence. Ces questions sans réponses, obsèdent Olivia. Elle en est consciente et sa lucidité à propos de son désespoir peut parfois surprendre. Elle se sait perdue dans des réflexions stériles et sources de souffrance. Elle est consciente qu’elle a perdu sa sérénité et qu’il lui faudra « des mois, pour retrouver la Solitude et le Silence, pour que la voix de la Solitude parle, affectueuse et tendre » (p. 134).

5.5. *Olivia* ou l’impossibilité du dire vrai – De l’utilisation de l’image picturale et poétique

Olivia écrit beaucoup : des lettres et dans son journal intime. Elle y fait part de ses doutes, ses rêves, ses espoirs déçus, ses sensations, ses regrets. On pourrait croire qu’elle trouve dans l’écriture une manière efficace de s’exprimer. Le temps qu’elle passe une plume à la main ne

lui permet néanmoins pas de se livrer totalement. En tant que peintre, elle se rend compte que c'est un pinceau à la main qu'elle parvient à fouiller et révéler le fond de son âme.

Notre héroïne trouve dans la peinture un moyen de « considérer les choses dans leur détail » (p. 52), de « les pousser dans les infimes détails sans perdre la grandeur de l'ensemble » (p. 52). Puisque les mots ont échoué, ce sont les images qui vont aider Olivia à comprendre et magnifier ses émotions. Les images qu'elle peint, bien sûr, mais aussi les images qu'elle voit, qu'elle découvre et qu'elle admire. Olivia trouve dans la contemplation du beau sous toutes ses formes un mode de communication que le lecteur peut apprécier et partager. Il serait tentant de s'appuyer sur les habitudes romantiques de faire correspondre les éléments naturels aux états d'âme des protagonistes, mais ce n'est pas exactement de cela dont il s'agit dans le roman de Madeline Ley. Ici, c'est en observant le monde qu'Olivia trouve la sérénité nécessaire à son introspection³, comme dans ce passage où elle décrit les quelques types d'arbres qu'elle sait identifier, autant de formes et de ports différents que d'attitudes humaines. La jeune femme pourrait se comparer à des « hêtres inégaux et raides » (p. 247) quand elle tente de garder le contrôle sur ses émotions et sa candeur ; ou à des « chênes arrondis, pleins de force et de paix » (p. 247) quand elle parvient à évoquer son passé amoureux avec son défunt mari ou avec son amant en toute quiétude ; ou encore à des « bouleaux qui ondulaient comme des cheveux » (p. 247) lorsqu'elle se remémore son impatience et ses craintes en attendant les réponses de Mario.

L'observation et la description des endroits qu'elle visite permettent aussi à Olivia de fixer ses réflexions, ses appréhensions ou ses espérances. Par exemple, quand elle fait le point sur tous les malheurs endurés (la mort de sa mère, de son mari, de son fils, de son beau-père, sa rupture avec Mario), elle entre dans une chapelle polonaise et y étudie les représentations bibliques sous l'œil d'un sacristain lépreux. Autant de personnages miséreux et infirmes lui rappelant sa propre condition plutôt satisfaisante :

Je pense : supporter, supporter. Ce que chacun supporte. Il y a des aveugles, des paralytiques, des gens qui meurent de faim ! Je regarde le sacristain : une lèpre hideuse lui mange la face et le cuir chevelu. Mes mains sont blanches, mes ongles bien enchâssés brillent comme des bijoux le velours du prie-Dieu. Je répète tout bas : « Je suis saine, moi, et je redeviendrai belle. » (p. 231)

Car elle se considère souvent belle durant le roman. Son corps de femme désirée la charme et elle se plait à l'admirer. L'image d'elle que lui renvoie le miroir de sa chambre exprime toute l'assurance, la confiance nouvelle qu'Olivia découvre grâce à sa relation avec Mario. Quand elle se lève, entièrement nue, pour ouvrir la fenêtre un matin de gel, la jeune femme prend le temps de décrire sa poitrine devenue « deux fleurs de froid » (p. 144). Ses seins sont pour elle un « trésor » (p. 144) très sensuel dont il faut prendre soin « avec du lait ou de l'eau de roses » (p. 144) et elle plaint « celles qui n'en ont pas » (p. 144). L'amour et le désir de Mario la rendent belle, mais quand ils sont séparés, Olivia réclame cette beauté physique et se languit de la retrouver : « Je ne vous demande pas de me rendre mon amant, mon Dieu, mais rendez-moi ce paysage que j'aimais. » (p. 122) Sa silhouette incarne son bonheur, son enveloppe charnelle transpire ses états d'âme. Ce qu'elle voit, c'est ce qu'elle ressent.

³ En lien avec la contemplation de la nature en même temps que son propre reflet, se renseigner à propos de l'œuvre de Dan Graham, artiste américain né en 1942.

Madeleine Ley

Olivia

R O M A N



Couverture d'*Olivia*, édition Espace Nord, 2021

5.6. *Olivia* ou la fausse confiance — un journal pas si intime que ça...

Plonger dans le journal intime d'Olivia, en pleine liberté et en toute discrétion, permet au lecteur de toucher la sensibilité de la jeune femme du bout des yeux. Lire les confidences de sa fille, de son frère, de son amie, mais quelle honte ! Pourtant, nous avons tous été tentés, voire coupables... S'il ou elle n'avait pas envie qu'on le lise, il ou elle n'avait pas à l'écrire après tout ! Évidemment, ce serait plus simple, mais tellement moins intéressant. Car, si lire un journal intime peut être enivrant, l'écrire l'est tout autant. C'est un espace d'expression qui n'est soumis à aucune règle, si ce n'est celles que l'on s'impose à soi-même. Pour commencer, le choix du matériel d'écriture est libre : un cahier neuf, une plume d'oie, de l'écorce de bouleau, un feutre mauve à paillettes, des post-it Cap 48, la machine à écrire qui traîne dans le grenier, le premier stylo de Papy... On peut y ajouter tous les dessins, toutes les photos, images, gommettes que l'on aime. On écrit ce qu'on veut, comme on veut, quand on veut. L'expression libre par excellence !

Pour *Olivia*, Madeleine Ley ne prend pas toutes ces libertés. Et pour cause, son journal est fictif. Il est destiné à être édité et lu, voire analysé. Dès lors sa liberté d'expression émotionnelle est par principe cadrée. D'autant que l'autrice le rédige dans les années 1930, une époque loin d'être aussi habituée que la nôtre aux confidences crues et directes, accessibles au monde entier via Facebook ou Instagram. Elle a respecté ses propres filtres : l'élégance, la mesure et la sensibilité. Et cette manière d'écrire lui permet d'aborder des sujets peut-être triviaux, mais tellement humains. Comme ce jour où Olivia revient d'une promenade et rencontre Caro.

Je me suis arrêtée pour parler aux faneurs. Caro, un homme entre deux âges, s'excuse en public d'avoir fait encore un enfant à sa femme. Ils en ont déjà huit ! Il me raconte : « Oui... une fois que ça y est, ça y est. C'était une nuit, en mai... avec le printemps. On avait trinqué dans la cave le soir pour goûter les tomes. Moi, je pensais bien à tout, mais ma femme était folle. Elle me crie "viens, Caro !" — Et voilà. » C'est sainement raconté. Il ne faut pas plus de mots. Pauvre Caro ; il nous a fait cette confidence avec des yeux si clairs... Il a oublié son plaisir, c'est son infortune qu'il raconte. Quand j'ai tourné le coin du bisse au pont des Écouettes, je suis seule et je peux enfin rire. « Viens, Caro ! » Et puis, je deviens pensive. Voilà. Beaucoup d'infortune pour un peu de plaisir... C'est ainsi l'amour. (pp. 49-50)

Un journal intime fictif est par définition paradoxal : d'un côté il se présente comme un écrit direct et sincère, nous promettant une certaine dose de véracité, si ce n'est dans les faits, du moins dans leur interprétation personnelle. D'un autre côté, c'est une fiction, pas forcément basée sur une histoire vraie ou sur des sentiments réels. Alors pourquoi écrivains et lecteurs continuent-ils d'apprécier ce genre ? Parce que la réalité est souvent un mélange de vrai et de faux. La réalité de l'héroïne Olivia, jeune veuve follement amoureuse, nous est racontée à travers des émotions sincères, que nous pouvons tous ressentir, et pourtant sous la forme d'un faux journal intime. Mais que cherchons-nous vraiment quand nous ouvrons cet ouvrage ? La réalité ou la sincérité ? Quand elle nous décrit son amour, est-ce si important de savoir qu'il n'a pas existé ?

Je t'aime. Les voilà, ces mots. Ils sont brillants et chauds. Comme le monde est beau et brillant aussi ! Je t'aime. La veille de son départ, nous sommes montés à quatre aux Mayens de Roh. Mario a l'art d'écouter. Il sait entrer dans l'âme de chacun et accueillir la pensée des autres au lieu de leur imposer la sienne. À côté de lui n'importe quel homme m'apparaît comme un livre que je ne peux pas fermer quand il m'ennuie. (p. 114)

5.7. *Olivia* et ses deux grandes sœurs, Emma et Constance — des *Desperate Houswives* d'un autre temps

Depuis des siècles, la fiction se plaît à décrire la vie désespérante de femmes, jeunes ou moins jeunes, enchaînées dans un quotidien terne et privées de passions. Ce type de personnage est bien connu dans la littérature européenne (La Princesse de Clèves, Emma Bovary, Thérèse Raquin, Constance Chatterley), et même dans les séries TV des années 90. Nous nous souvenons en effet tous d'Annie, la gentille épouse du charmant pasteur Camden dans *7 à la maison*... Plus politiquement correcte que ses homologues littéraires, elle n'en incarne pas moins la situation, peut-être confortable, mais désenchantée, de la femme au foyer absorbée par sa vie familiale. Qu'en est-il d'Olivia ?

Olivia et Emma Bovary se ressemblent beaucoup : deux femmes du milieu de XIX^e siècle, mélancoliques et amoureuses, passionnées et meurtries. Là où Emma trompe son ennuyeux mari, Olivia trompe la bienséance attendue d'une veuve. Le monde dans lequel elles évoluent est bien trop inintéressant pour s'en contenter. L'une lit, l'autre peint ; l'une se prend pour *Atala*⁴, l'autre s'envole dans les bleus de ses cieux ; l'une observe le « monde [qui était] perdu, sans place précise, et comme n'existant plus⁵ », l'autre dessine des paysages hantés par des ombres informes.

Comme Lady Chatterley, Emma Bovary se complait dans la sensualité de ses rendez-vous passionnés avec son amant. Cependant, décrire les relations charnelles d'un personnage féminin peut être dangereux. En 1857, Flaubert avait déjà provoqué le scandale et son procès : comment avait-il osé décrire la sexualité féminine – adultère de surcroît – avec tant d'assurance ? Septante ans plus tard, l'auteur anglais Lawrence reçoit quasiment le même accueil avec le personnage de Constance Chatterley qui retrouve son amant sous un arbre de la forêt appartenant à son mari paralysé... Et en 1936, *Olivia*, dont l'héroïne, pourtant très semblable aux deux précédentes jeunes filles, n'a pas suscité d'aussi intenses réactions. Pourquoi ? Les passages « érotisants » sont toutefois aussi précis que dans les autres romans. Peut-être pouvons-nous trouver l'explication dans l'identité du narrateur et dès lors dans le point de vue adopté par l'auteur dans les descriptions de la sensualité corporelle. Dans *Madame Bovary* et pour *L'Amant de Lady Chatterley*, les deux auteurs ont choisi de prendre le point de vue d'un narrateur omniscient. Celui-ci assiste au fil monotone de la vie des jeunes femmes, à leurs peines, à leur naïveté, à leur désespoir, à leur plaisir, à leur colère. Comme un réalisateur derrière sa caméra, il se faufile partout, commente tout, déforme tout. Ce narrateur devient un voyeur obscène et malveillant, presque comme un voisin qui espionnerait une femme au foyer américaine enfermée dans son quotidien ennuyeux. Paradoxalement, le recul que l'auteur prend par la narration à la troisième personne vire à l'indiscrétion. Le lecteur assiste aux ébats amoureux plutôt que de les vivre. Il voit la sensualité au lieu de la ressentir. Il observe les corps plutôt que de les caresser. Madeleine Ley, quant à elle, nous immerge dans la conscience de son personnage.

De plus, Madeleine Ley est une femme, contrairement à Flaubert et Lawrence. La narratrice et l'autrice partagent la même sensibilité, celle d'une femme dans un monde encore très masculin dans lequel elles sont engluées. Chacune à leur manière, elles parviennent à exprimer leur indépendance naissante. Madeleine Ley écrivait déjà à l'âge de 11 ans, sans prétention, pour explorer son univers poétique et coloré. Elle a ensuite suivi le « cursus » traditionnel d'une femme de son temps. Elle se marie à 20 ans, devient mère à 24 ans et ne

⁴ Fascinée par le destin tragique des héros romantiques qu'Emma dévore, elle se suicide en ingérant de l'arsenic, comme Atala qui se donne la mort pour préserver sa virginité dans le roman de Chateaubriand.

⁵ Gustave FLAUBERT, *Madame Bovary – Mœurs de Province*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2002, p. 82.

travaille pas. Sa plume en profite peut-être pour s'activer, avec succès d'ailleurs puisqu'elle remporte plusieurs prix littéraires. Elle écrit *Olivia*, elle décrit Olivia, elle fait décrire à Olivia. On l'a déjà dit, Olivia décrit le monde avec son regard de peintre. Les paysages brumeux, les cimes étincelantes, la pluie parfumée, mais aussi son reflet dans le miroir.

Ce soir je suis nue dans mon petit fauteuil à capitons. C'est comme l'intérieur d'un coffret à bijoux, ou bien comme une corbeille qui me présente au feu. Je griffe le satin avec le bout de mes ongles. Je ferme les yeux, je les ouvre. Je me vois dans le miroir penché. C'est beau ! Je vois briller mes yeux et mes dents. Mes seins sont comme des fleurs. Je pense au jeune homme du Lion d'Or. Toutes elles se regardent nues dans les miroirs ! Mais elles n'osent pas le dire. À qui oserai-je le dire, moi ? À personne. Et pourtant... dans le monde de Chonchon, chacun parle librement... On devrait pouvoir tout dire, n'avoir rien de caché. (p. 57)

Ne rien cacher, pas même son propre corps, oser s'admirer devant un miroir sans en avoir honte, désirer l'autre devant sa propre nudité, voilà de la sensualité véritable et pourtant solitaire... C'est bien autre chose que de décrire les formes d'Emma Bovary selon le point de vue de son amant. Encore le caméraman transpirant planqué derrière son tout petit œillette. En réalité, peut-être que si *Olivia* avait été davantage lu au début du XX^e siècle, ce roman aurait lui aussi dérangé les sensibilités pudiques et bienpensantes. Car la jeune veuve Olivia se permet beaucoup de choses... En plus d'apprécier son reflet dans le miroir, elle fantasme sur son amant :

S'il pouvait entrer et me voir ainsi un instant, toute rose et vermeille comme une créature de l'enfer ! [...] Où est-il maintenant ? Faites qu'il rêve de moi pendant la nuit et qu'il s'éveille par la force de son rêve et qu'il me voie dans la lumière du feu, telle que je suis, exactement telle que je suis ? (pp. 57-58)

Elle prépare son corps avant leurs ébats, elle parle de son intimité à son amie Chonchon, elle déguste le scandale que pourrait provoquer sa relation hors mariage. Un peu comme les sorcières de Mona Chollet⁶, Olivia découvre que la femme trouve beaucoup de jouissance en s'envolant vers l'indépendance de corps et d'esprit, même si c'est encore très tabou. Alors oui, Olivia n'a pas à travailler pour subsister, oui, elle va rapidement devenir mère — mais elle ne le restera pas très longtemps. On est bien loin de la reine des Amazones Hippolyte ou de la guerrière Xena, star du petit écran des années 1990. Disons qu'Olivia est comme la Trinity de *Matrix 4*... Une femme qui a deux facettes complémentaires : une femme au foyer qui aime profondément sa famille, mais qui sent que son identité ne sera complète que lorsqu'elle aura pris son indépendance, lorsqu'elle aura refusé les traditions sociales et assumé sa liberté féminine⁷.

⁶ Mona Chollet, journaliste et essayiste suisse engagée dans la cause féminine, présente le personnage de la sorcière comme une incarnation de la femme en quête d'indépendance et persécutée par des hommes effrayés. Pour plus d'informations, lire *Sorcières – La Puissance invaincue des femmes*, Zones, 2018.

⁷ Au sujet de Madeleine Ley et du féminisme, lire *Des féminismes – carnet pédagogique* réalisé par Laura Delaye et téléchargeable gratuitement sur le site d'Espace Nord : <https://www.espacenord.com/fiche/carnet-pedagogique-sur-des-feminismes/> (dernière consultation le 22/02/2022).

6. Séquences de cours

6.1. Le thème de l'image

6.1.1. Écrire en couleurs

UAA 5 – S'inscrire dans une œuvre culturelle et transposer

Public : élèves de 5^e secondaire générale

Objectif : rédiger une description de la photo d'un paysage à la manière d'Olivia

Tâches préalables

- Lire en classe quelques passages du roman où Olivia décrit les paysages qu'elle observe.
- Relever dans ces passages les différentes manières d'exprimer la perception des couleurs : comparaisons, métaphores, énumérations, etc.
- Réaliser en classe (par deux ou trois) la description d'une même œuvre pour tous les élèves. Le professeur pourrait proposer d'observer un tableau impressionniste particulièrement coloré, comme *Les Coquelicots* ou *Impression soleil levant* de Claude Monet. Cela pourrait donner lieu à une courte présentation de ce courant pictural.

Tâche finale

L'élève devra d'abord prendre lui-même une photo d'un paysage de son choix.

En classe ou à domicile, il rédigera la description de sa photo personnelle en se servant des différentes figures de style abordées en classe.

6.1.2. Argumenter : peinture ou photographie ?

UAA 3 – Défendre son opinion par écrit

Public : élèves de 4^e secondaire générale

Objectif : argumenter pour défendre soit la peinture soit la photographie comme meilleure technique pour transmettre sa perception du réel.

Tâches préalables

- Lire et analyser des textes argumentatifs classiques : théorie de l'argumentation, exercices de lecture et d'écriture de textes courts puis plus longs.
- S'informer sur l'accueil fait à la photographie dans le milieu artistique fin XIX^e, début XX^e siècles, notamment par les peintres réalistes.
- Pour aller plus loin dans la démarche de comparaison entre la peinture et la photo, le professeur peut proposer d'observer le travail de l'artiste américaine Alexa Meade⁸ qui mélange les deux types d'art.

⁸ À son sujet, consulter le site <https://www.alexameade.com/> ou l'article du Nouvelobs Publié le 24/10/2014. URL : <https://www.nouvelobs.com/galeries-photos/photo/20141024.OBS3146/en-images-photo-ou-peinture-les-illusions-d-alex-meade.html> (dernière consultation 22/02/22).

6.2. Le thème de la communication

UAA 5 – S’inscrire dans une œuvre culturelle et transposer

Public : élèves de 6^e secondaire générale

Objectif : Autour du motif littéraire classique du message mal envoyé et/ou mal reçu, inventer un récit ancré dans le monde d’aujourd’hui.

Tâches préalables

- Lire une ou deux histoires anciennes abordant le thème proposé : la légende de Thésée (la voile noire au lieu de la voile blanche), Tristan et Iseut (idem), Roméo et Juliette (le message de Roméo n’arrive pas à Juliette).
- S’interroger sur les motivations (culturelles, idéologiques, religieuses, sociologiques, etc.) des auteurs de ces récits pour empêcher la bonne communication entre les personnages.
- Étudier la/les raison/s de la mauvaise communication dans les récits précités : incompréhension, intervention d’une tierce personne, hasard, fatalité, etc.
- Visionner *Interstellar* (Christopher Nolan, 2014) ou *Premier Contact* (Denis Villeneuve, 2016), deux films de science-fiction abordant le thème de l’incompréhension d’un message dans un contexte futuriste.

Tâche finale

Écrire un récit se déroulant à l’heure actuelle et racontant l’histoire d’un message mal ou pas reçu. L’élève devra choisir une des raisons de la mauvaise communication vues en classe (dans les récits anciens ou dans les films modernes) et proposer sa propre version du motif.

6.3. Approche de la limite entre fiction et réalité

UAA 5 – S’inscrire dans une œuvre culturelle, transposer et recomposer

Public : élèves de 6^e secondaire générale

Objectif : écrire le scénario d’un court journal intime où fiction et réalité se mêlent. Le filmer par la suite.

Tâches préalables

- Faire réfléchir les élèves à propos de la notion de vérité : l’allégorie de la caverne de Platon (liens possibles avec les films *Matrix*), le doute de Descartes, les *fake news* sur les réseaux sociaux, la propagande chinoise. Ce point pourrait être traité en concertation avec les professeurs de CPC ou d’histoire.
- Lire intégralement le *Journal d’un fou* de Nicolas Gogol pour arriver à la constatation qu’un journal intime est l’interprétation personnelle de faits.
- Regarder un des films suivants : pour voir des techniques de tournage/montage permettant l’immersion dans un journal intime *L’Effet Papillon* de Éric Bress et J. Mackye Gruber (2004) ; pour approfondir la notion de différence de point de vue dans le récit d’une histoire *À la folie, pas du tout* de Lætitia Colombani (2002) ou *Angles d’attaque* de Pete Travis (2008) ou encore *Inside No 9* « L’anniversaire de mamie » épisode 5 de la saison 2.

Tâche finale

Rédiger le journal intime du déroulement d'une journée banale d'école selon 3 points de vue différents (par exemple l'élève, un parent, une sœur, un professeur, un animal de compagnie, un piéton dans la rue,...). Chaque point de vue doit être reconnaissable grâce à l'interprétation personnelle. Si les élèves en ont les moyens techniques, leur demander de filmer ces 3 versions et de les présenter à la classe.

6.4. La figure de la femme et sa place dans la société

UAA 1 – Rechercher, collecter l'information et en garder des traces/UAA 2 – Réduire, résumer, comparer et synthétiser/UAA 6 – Relater des expériences culturelles

Public cible : 5^e ou 6^e secondaire

Objectif : dresser le portrait de la femme de demain.

Tâches préalables

- En plus d'*Olivia*, lire des extraits de *Madame Bovary*, *L'Amant de Lady Chatterley*, *Thérèse Raquin* décrivant la place de la femme dans la société du XIX^e siècle
- Se pencher sur l'évolution du personnage d'Antigone à travers l'histoire littéraire : Sophocle (femme soumise aux lois humaines et masculines), Anouilh (femme résistante à l'envahisseur masculin), Bauchau (femme féministe), Ost (femme engagée contre les discriminations)
- Aborder l'actualité de mouvements féministes : Femen, #MeToo, Les Grenades, Gangduclito,... dans l'objectif d'en dégager les messages principaux. Ce travail pourrait être réalisé en collaboration avec le professeur d'histoire ou de citoyenneté. Il serait aussi intéressant de regarder l'un ou l'autre épisode de la série H24 diffusée sur la chaîne Arte afin d'approfondir la notion de sexisme.
- Écouter la chanson « Drôle d'époque » de Clara Luciani et en comprendre le message. D'autres chansons peuvent être utilisées : « Pisser debout » de GiedRé, « Pendant 24 h » de Suzanne et Grand Corps Malade, « SLT » de Suzanne.
- Regarder le film *Moxie* disponible sur Netflix. Ce film met en scène une adolescente de 16 ans se lançant dans un combat féministe au sein de son lycée.

Tâche finale

Sous la forme d'une offre d'emploi, dresser le portrait de la femme de demain nourrie des figures féminines abordées au préalable. L'élève tentera de décrire les aptitudes qu'il pense nécessaires à la femme qu'elle sera ou qu'elle/il fréquentera pour assurer sa place dans la société future.

7. Documentation

Maria et Godfrey BLUNDEN, *La Peinture de l'Impressionnisme*, Edition d'Art Albert Skira S. A., Genève, 1981.

Mona CHOLLET, *Sorcières – La Puissance invaincue des femmes*, Paris, Zones, 2018.

Luc COLLES et Jean-Louis DUFAYS, *Le récit de vie. Vade-mecum du professeur de français*, Didier Hatier, Collection « Séquences », 1989.

Alain CORBIN, « Une machine à voir qui “artialise” le naturel », dans *Le Magazine littéraire*, Hors-série n° 16.

Laura DELAYE, *Carnet pédagogique « Des Féminismes »*, Bruxelles, Espace Nord, 2021.

Gustave FLAUBERT, *Madame Bovary — Mœurs de Province*, Paris, Gallimard, coll. « Folio classique », 2002.

William JOHNSON, Mark RICE et Carla WILLIAMS, *Histoire de la photographie. De 1839 à nos jours : the George Eastman house collection*, Paris, Taschen, 2012.

Madeleine LEY, *Olivia*, préface de Paul Willems et lecture de Jacques Vandenschrik, Bruxelles, Éditions Labor, coll. « Espace Nord » n° 32, 1986.

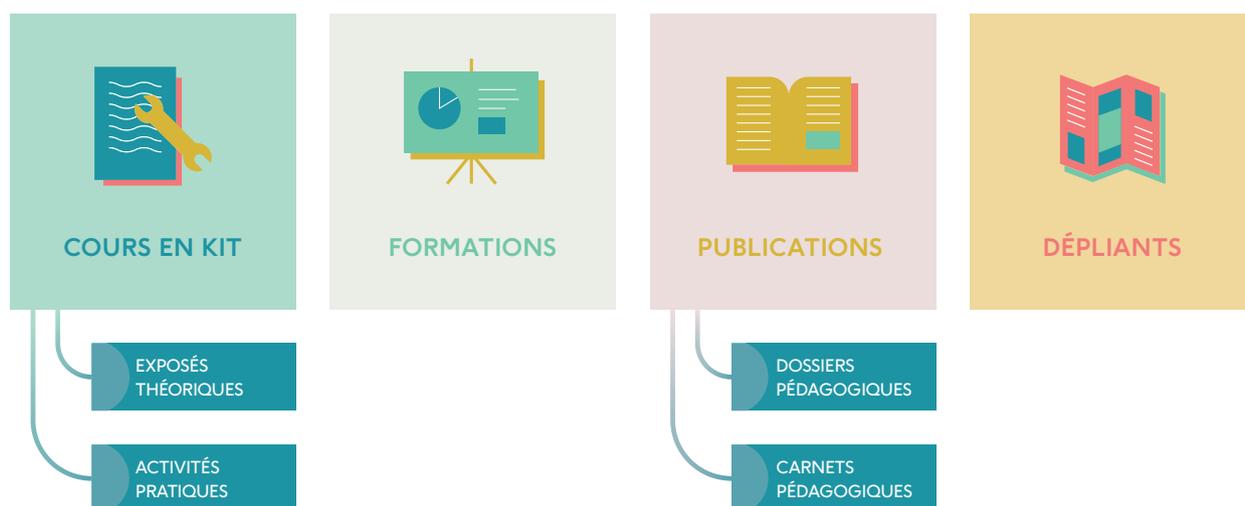
Madeleine LEY, *Olivia*, Bruxelles, Espace Nord, n° 32, 2021.

Olivia, traduit de l'anglais par Roger MARTIN du GARD, Paris, Stock, 1949.

Alexa MEADE – site officiel www.alexameade.com et www.nouvelobs.com/galleries-photos/photo/20141024.OBS3146/en-images-photo-ou-peinture-les-illusions-d-alexameade.html (consultés le 19 juin 2021).

Découvrez l'offre didactique de la collection sur l'espace pédagogique du site

www.espacenord.com !



Des outils téléchargeables **gratuitement** à destination
des professeurs de français du secondaire.